

COLLECTION NATIONALE

GODEFROID DE BOUILLON

PAR

HARTHAUG



12

OFFICE DE PUBLICITÉ

Anc. Établiss. J. LEBÈGUE & C^{ie}, Éditeurs

Société coopérative

36, RUE NEUVE, BRUXELLES



GODEFROID DE BOUILLON

Le héros dont la statue équestre se dresse aujourd'hui sur la place Royale, à Bruxelles, est demeuré pour nous jusque dans ces derniers temps un personnage plus fictif que réel. Les chants des trouvères, les romans de chevalerie et même l'admirable épopée dans laquelle un grand poète italien, Torquato Tasso, a célébré ses exploits, l'ont haussé bien au-dessus de l'humanité. La légende a pris Godefroid de Bouillon au berceau, elle ne l'a abandonné qu'à la tombe; et l'histoire n'a pas toujours su échapper à l'influence de ce vaste cycle de récits qui,

dans tous les événements de l'époque, placent Godefroid au premier rang, lui faisant décider du gain de toutes les batailles et de la conquête de toutes les villes; qui le montrent étouffant les bêtes féroces entre ses bras, décapitant un chameau ou fendant du haut en bas un Sarrasin d'un seul coup de sa large épée; qui lui donnent toutes les vertus, le mettent en communication directe avec le Ciel, et en font même un bienheureux.

Nous allons essayer, en retraçant à notre tour la vie de ce Belge illustre, de rester strictement dans la vérité historique.

Godefroid de Bouillon naquit en 1064 à Baisy, village du Brabant où l'on voyait naguère quelques restes du manoir qui fut son berceau et où les habitants montrent encore une fontaine auprès de laquelle, suivant eux, il fut baptisé. Il était le fils puîné d'Eustache II, comte de Boulogne et de Lens, un puissant seigneur qui descendait de Charlemagne par les femmes, et d'Ide d'Ardenne, une fille de Godefroid le

Bossu, duc de la Basse-Lotharingie et de Bouillon.

Sagement dirigé dans son éducation par sa mère, le jeune Godefroid ne devint pas seulement habile dans tous les exercices du corps; il acquit aussi des connaissances littéraires assez étendues, chose rare chez les nobles de cette époque, et en arriva à parler avec une égale facilité le latin, le roman et le thiois. Encore dans l'adolescence, il était renommé déjà parmi ses contemporains pour sa force physique et pour les qualités de son esprit et de son cœur.

Godefroid avait quinze ans lorsque son oncle maternel, Godefroid le Bossu, mourut assassiné le 15 février 1076. Le duc ne laissait point d'enfants, et il avait exprimé le désir de voir son neveu lui succéder. Dans une conférence tenue à Fosses, le jeune prince renonça aux prétentions que Godefroid le Bossu avait élevées sur la Hollande, espérant sans doute qu'après cette renonciation on respecterait ses droits aux deux duchés dont son oncle avait eu la souveraineté incontestée,

la Basse-Lotharingie et Bouillon. Cet espoir fut trompé. Au lieu de donner le premier de ces duchés à Godefroid, l'empereur d'Allemagne Henri IV, à qui il appartenait de décider, en investit son propre fils Conrad, et il n'accorda à Godefroid que le marquisat d'Anvers, qu'il détacha en sa faveur du fief principal. Quant au duché de Bouillon, Godefroid put en prendre possession, mais il ne s'y maintint que les armes à la main.

La veuve de Godefroid le Bossu, Mathilde de Toscane, n'avait point voulu, en effet, reconnaître les dernières volontés de son mari. Elle intrigua auprès du pape Grégoire VII, à qui la liait une vive amitié, et avec l'appui du pontife, de Manassès, évêque de Reims, et de Thierry, évêque de Verdun, le comte de Namur Albert III se posa bientôt en compétiteur du fils d'Eustache de Boulogne et d'Ide d'Ardenne. Dès l'an 1077 il vint mettre le siège devant Bouillon avec des forces considérables. Mais Godefroid ne se laissa pas émouvoir par le péril. Il se défendit si bien qu'il força les assaillants à la

retraite; puis, usant de représailles, il fit ravager les terres de l'évêque Thierry, obtint ainsi la remise de la ville de Stenay, où une citadelle fut élevée par ses ordres, et vit enfin tout le Verdunois soumis à son autorité.

Cependant, de graves événements se déroulaient en Allemagne, et Grégoire VII, ce profond politique qui voulut tout à la fois réformer l'Église et imposer aux princes séculiers la souveraineté du Saint-Siège, s'était mis en hostilité ouverte avec Henri IV. A l'instigation du pape, les Saxons se soulevèrent contre l'empereur et offrirent la couronne à Rodolphe de Rhinfeld, duc de Souabe. Henri se hâta de convoquer tous les grands vassaux de l'empire, et ceux qui lui étaient restés fidèles vinrent se ranger autour de lui avec des milliers de combattants.

Godefroid était accouru l'un des premiers à l'appel de son suzerain. Il prit une part importante, mais qu'on a toutefois beaucoup exagérée, à la guerre contre les Saxons, et assista notamment, le 15 octobre 1080, à la

bataille de Volksheim dans laquelle Rodolphe de Rhinfeld fut tué. Il suivit aussi en Italie l'armée impériale lorsque Henri IV, pour se venger du pape, alla ravager ses États, saccager ses villes, et mettre à plusieurs reprises le siège devant Rome, qui fut enfin emportée d'assaut le 21 mars 1084. Conquête éphémère d'ailleurs, qui n'empêcha pas Henri d'être écrasé plus tard dans la lutte.

Quelques historiens ont attribué à Godefroid tout l'honneur de la prise de Rome ; ils ont même prétendu que le prince belge, atteint peu après d'une grave maladie, considéra cette maladie comme une punition dont Dieu le frappait pour avoir chassé Grégoire VII de la ville éternelle, et qu'il fit vœu d'accomplir, s'il guérissait, un pèlerinage en Palestine. Ce sont là des affirmations absolument dénuées de preuves et d'autant plus suspectes qu'à cette époque on croyait pouvoir combattre le pape, surtout en accomplissement du devoir féodal, sans cesser pour cela d'être très bon chrétien.

Tout ce que nous savons, c'est qu'immédiatement après la prise de Rome, Godefroid revint à Bouillon.

Il dut bientôt quitter cette ville pour aller, en 1086, défendre Stenay contre le comte de Namur et l'évêque de Verdun, qui étaient rentrés en campagne ; et ceux-ci, après avoir soutenu une première fois le choc de l'armée de Godefroid, levèrent le siège lorsqu'ils apprirent que les deux frères du duc de Bouillon, Eustache et Baudouin, lui amenaient de France et d'Allemagne des renforts considérables. Des négociations s'ouvrirent alors entre les adversaires, et une paix durable fut conclue qui assura à Godefroid la paisible jouissance de ses États. Trois ans plus tard, l'empereur Henri IV ayant repris la Basse-Lotharingie à son fils Conrad, qui s'était révolté contre lui, se souvint des services que lui avait rendus le prince belge, et il lui confia le gouvernement de ce fief qui comprenait la plus grande partie de la Belgique actuelle. Godefroid se trouva donc enfin en possession de tous les

domaines sur lesquels les vœux de son oncle l'avaient appelé à régner.

Godefroid de Bouillon n'avait encore que vingt-huit ans. C'était, disent les chroniqueurs, un prince de taille moyenne, aux membres vigoureux, à la poitrine robuste, et dont la belle figure était encadrée par des cheveux et une barbe tirant sur le roux. Sincèrement pieux, affable et généreux pour tout le monde, bon et élément d'ordinaire, il savait quand il le fallait n'écouter d'autre voix que celle de la stricte justice. L'énergie et la bravoure ne lui étaient pas plus étrangères que la prudence, sa vertu maîtresse; et s'il se montrait en toutes circonstances rigide observateur de sa parole, il voulait aussi que les autres tinssent envers lui les promesses qu'ils lui faisaient. Les événements lui avaient donné la finesse du politique et l'ambition du guerrier, mais il ne songea d'abord qu'à bien gouverner ses États. Il s'associa aux princes belges qui, après avoir proclamé dans leurs domaines, afin d'atténuer du moins les maux causés par les guerres pri-

vées, les *trêves de Dieu* (lesquelles défendaient toutes violences à certains jours et à certaines époques), reconnurent l'autorité du *tribunal de paix* institué à Liège par l'évêque Henri de Verdun pour juger et punir les transgresseurs de ces trêves. Il sut toujours faire respecter ses droits et maintenir dans l'obéissance les seigneurs qui lui avaient prêté le serment de vassalité. Et il acquit une telle réputation de sagesse que nous le voyons en 1095 chargé par le duc de Limbourg et l'abbé de Saint-Hubert, d'une part, par l'évêque de Liège, d'autre part, de régler souverainement, en qualité d'arbitre, un différend qui s'était élevé entre eux.

C'est à cette époque que l'Europe « sembla s'arracher de ses fondements, » suivant l'expression d'une princesse grecque, pour aller reprendre Jérusalem aux Sarrasins.

Dès les premiers temps de l'Église, Jérusalem était devenue pour les chrétiens un lieu de pèlerinage; et les voyages en Terre-Sainte, considérés comme de puissants moyens d'apaiser la colère céleste ou d'obte-

nir la faveur divine, s'étaient multipliés de siècle en siècle. Lorsque les musulmans se furent rendus maîtres de la Palestine, leurs exactions n'arrêtèrent pas l'affluence des fidèles. Mais les vainqueurs se montrèrent de plus en plus durs pour les vaincus et il vint un moment où, de même que les chrétiens fixés dans le pays, les pèlerins eurent à subir de véritables persécutions. L'Occident tout entier retentit alors de leurs cris de détresse.

Déjà, à plusieurs reprises, les papes avaient attiré sur la situation de la Palestine l'attention des princes chrétiens, quand un pauvre ermite, qui visitait, lui aussi, les lieux saints, se crut choisi de Dieu pour les arracher aux Arabes. Cet homme, nommé Pierre, était né, croit-on, dans le pays de Liège; petit et grêle, il cachait sous un extérieur assez insignifiant une âme ardente, et il était doué d'une éloquence qui allait accomplir de véritables prodiges. A son retour de Jérusalem, il alla trouver à Rome le pape Urbain II et obtint de lui l'autorisation de prêcher partout

la guerre sainte. Monté sur une mule, les pieds et les bras nus, le corps couvert seulement d'une chemise de laine grossière et d'un manteau d'ermite, il parcourut alors les royaumes, un crucifix à la main, excitant les princes et les peuples à s'armer pour la délivrance de la Palestine; et bientôt on entendit par toute l'Europe un effroyable cri de haine contre les infidèles. Le 18 novembre 1095, dans un concile tenu à Clermont, en France, le pape promit la rémission des péchés et la gloire éternelle à tous ceux qui prendraient part à l'expédition; il attacha aux vêtements de quelques seigneurs les premières de ces croix d'étoffe qui allaient pendant près de deux siècles désigner les soldats du Christ; et aux cris de *Dieu le veut!* l'Occident, oubliant ses discordes intestines, s'ébranla pour aller conquérir le petit coin de terre où les Évangiles font vivre et mourir Jésus. L'exaltation était si grande que des enthousiastes allèrent jusqu'à s'imprimer la croix symbolique, sur l'épaule ou sur la poitrine, avec un fer

rouge, et que, sans attendre la réunion de l'armée régulière qui se formait, des masses considérables d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards, se mirent en marche dès le printemps de l'an 1096. Ces bandes indisciplinées, dont quelques-unes, dans leur folle superstition, abandonnaient à une chèvre ou à une oie le soin de les guider vers la Palestine, et qui s'arrêtaient devant chaque cité en se demandant si ce n'était pas là Jérusalem, signalèrent leur passage à travers l'Europe par le pillage des villages et le massacre des juifs, et presque entièrement anéanties en route par la famine et par des maux de toute espèce, elles ne livrèrent que leurs derniers débris au cimetière des Arabes.

Ainsi commencèrent les *croisades*, ces expéditions fameuses inspirées par une piété vraie, entretenues par les instincts barbares du moyen âge, prolongées par le désir de la gloire et du butin, et dont nous aurons plus tard à indiquer les résultats généraux.

La Belgique a une place considérable dans

l'histoire des croisades. A la suite du concile de Clermont, le duc Godefroid et ses frères Eustache et Baudouin, le comte de Flandre Robert II, le comte de Hainaut Baudouin II et une foule d'autres seigneurs se préparèrent à se joindre à l'armée des croisés. Afin de se procurer des fonds, Godefroid abandonna à son ancien adversaire l'évêque Thierry le Verdunois, avec les places de Stenay et de Mouzon; il vendit la Veluwe au comte de Gueldre; il renonça en faveur des habitants de Metz aux droits de suzeraineté qu'il avait sur leur ville; il engagea à l'évêque de Liège le duché de Bouillon, en se réservant la faculté de le reprendre pendant quatorze ans; il se dépouilla d'autres domaines encore, et Ide d'Ardenne, de son côté, vendit pour son fils au chapitre de Nivelles Genappe et Baisy. Le duc fit alors de grandes libéralités aux églises; il donna aux chanoines du chapitre de Saint-Servais, à Maestricht, à la condition qu'ils prieraient Dieu pour son âme, le château de Ramioul, situé sur la Meuse entre Huy et Liège; et il fonda dans

l'église de Saint-Michel à Anvers un certain nombre de prébendes qu'il conféra à autant de chanoines chargés d'appeler sur lui la protection de l'archange. Puis, le 10 août 1096, il quitta ses États à la tête de 40,000 cavaliers et de 70,000 hommes de pied, lesquels représentaient la masse principale du contingent belge, et il se dirigea par l'Allemagne et la Hongrie vers Constantinople, où devaient se réunir tous les corps de la grande armée des croisés.

En route, Godefroid sut maintenir parmi ses soldats une exacte discipline ; à Constantinople, il sut obliger l'empereur d'Orient Alexis Commène, par sa parole sévère et surtout par la force de ses armes, à abandonner une attitude hypocrite et à accorder des secours à l'expédition. Au mois de mars 1097, tous les croisés étaient arrivés au rendez-vous, et l'armée chrétienne s'ébranla, forte de 700,000 hommes appartenant à dix-neuf nations différentes. Ce fut le comte de Blois qui présida dès lors quotidiennement le conseil des chefs, au sein duquel Gode-

froid acquit bien vite une influence prépondérante grâce à sa haute dignité de duc de la Basse-Lotbaringie, à ses exploits guerriers et surtout à la sagesse de ses avis.

Dans leur marche vers Jérusalem, marche entrecoupée de succès et de revers et qui dura plus de deux années, les croisés eurent à braver tout à la fois un climat meurtrier, la stérilité presque absolue du sol, les embûches de l'ennemi, et les difficultés où les jetèrent plus d'une fois leurs divisions et leurs mœurs violentes. Godefroid ne cessa pas un seul jour de partager les périls et la gloire de la campagne. Devant Nicée, qu'on attaqua d'abord, une de ses flèches abattit un musulman d'une taille gigantesque qui, du haut des remparts, lançait sur les chrétiens d'énormes quartiers de roc. Dans la plaine de Dorylée, il fut un des chefs qui, en accourant au secours d'un corps de l'armée assailli à l'improviste par les Sarrasins, changèrent une défaite certaine en une éclatante victoire. Près d'Antiochette, où les croisés entrèrent sans coup férir, il sauva un de ses

hommes des griffes d'un ours, et dans la lutte qu'il eut à soutenir contre l'animal il se fit avec sa propre épée une blessure qui inspira un instant des craintes sérieuses à toute l'armée. Sous les murs d'Antioche, dont le siège se prolongea durant neuf mois, il se distingua à un tel point dans les batailles décisives qui se livrèrent aux environs de la ville, qu'un émir, frappé de sa bravoure, vint lui demander son aide contre un autre prince musulman, et la paya par un serment de fidélité. Et depuis Nicée jusqu'à Antioche, chaque fois que le manque d'eau terrassa les chrétiens, chaque fois que la famine vint les faire souffrir au point de pousser un certain nombre d'entre eux à l'anthropophagie, le duc Godefroid se priva d'une partie de ses provisions pour les distribuer aux femmes qui suivaient l'armée.

Lorsque les croisés arrivèrent le 10 juin 1099 en vue de l'antique Sion, ils n'étaient plus que 40,000. La chaleur et le froid, la faim et la soif, les maladies et les combats avaient fait périr une immense mul-

titude d'hommes; et l'armée s'était affaiblie encore par des désertions qui avaient été toujours en augmentant, par les garnisons qu'il avait fallu laisser dans les villes conquises, et par les détachements qui s'étaient arrêtés en route pour fonder de minuscules principautés chrétiennes. Mais les chefs avaient déclaré qu'ils ne renonceraient jamais à l'espoir de conquérir Jérusalem; et ces 40,000 croisés qui croyaient avoir découvert à Antioche le fer de la lance dont un soldat romain perça, dit-on, le flanc de Jésus crucifié, qui prétendaient avoir vu combattre déjà dans leurs rangs saint Georges, saint Maurice et saint Démétrius, ces 40,000 croisés avaient senti redoubler leur courage à la vue de la ville sainte et ils étaient persuadés que Dieu ferait pour eux de nouveaux miracles.

Après avoir pris position autour de Jérusalem, les chrétiens abattirent des arbres dans une forêt voisine et ils s'occupèrent activement de construire des machines de guerre, des béliers, des catapultes, des

balistes, des mangonneaux, des galeries couvertes et d'énormes tours roulantes. Chacune de celles-ci dépassait en hauteur les murailles de la ville et avait trois étages : le premier était destiné aux ouvriers chargés de la diriger, les deux autres étaient destinés aux soldats chargés d'attaquer les défenseurs des remparts. Un pont-levis adapté à la tour devait, en s'abattant sur les murs, permettre aux croisés de pénétrer dans la ville.

Quand tout fut prêt pour l'assaut, l'armée se disposa par le jeûne et par la prière à combattre les infidèles; et tous les croisés firent, pieds nus et tête découverte, une procession solennelle autour de Jérusalem. « Le 14 juillet au point du jour, dit Van Hasselt dont nous résumons ici une longue narration, l'attaque commença sur tous les points. A un signal donné, les soldats, abrités sous leurs galeries couvertes, s'approchèrent des murailles, et les béliers se mirent à assaillir les remparts, tandis que les balistes et les mangonneaux y lançaient des nuées de flèches et une grêle de pierres. Cependant les tours

roulantes n'avançaient point, et elles ne purent se mettre véritablement en mouvement que lorsqu'on eût comblé avec de grosses pierres les vallées qui se creusaient sur presque tous les points autour des collines où la ville est assise. Le duc Godefroid se tenait debout sur l'étage le plus élevé de la sienne, animant ses soldats et ses ouvriers par ses cris et par son exemple et accablant les ennemis de traits qui portaient la mort dans leurs rangs. Mais les assiégés soutinrent avec une incroyable opiniâtreté l'attaque des chrétiens, sur lesquels ils roulaient d'énormes blocs de pierre et versaient de l'huile bouillante, et dont ils s'efforçaient d'incendier les machines au moyen de feu grégeois. Par moments, on voyait arriver sur les créneaux, au milieu des combattants qui les garnissaient, de prétendues sorcières qui murmuraient des formules magiques pour encourager le feu à prendre aux tours chrétiennes : deux d'entre elles furent tuées par les flèches de Godefroid. Pendant qu'on luttait ainsi de part et d'autre avec un égal

acharnement, les béliers des croisés étaient parvenus à pratiquer une brèche dans les remparts; mais les Sarrasins sortirent en foule et mirent le désordre dans les rangs des assiégeants. Le soir vint arrêter le combat, qui avait duré douze heures.

» Pendant la nuit les assiégés s'occupèrent de boucher les ouvertures que les béliers avaient faites aux murailles; les croisés, de leur côté, réparèrent leurs tours endommagées et se disposèrent à recommencer l'assaut aussitôt que le jour serait venu. Dès que l'aube eut paru, toutes les machines se remirent à jouer de part et d'autre et à lancer des flèches, des pierres et des torches enflammées. Les tours se rapprochèrent des remparts au milieu d'une pluie de feu et d'une grêle de traits. Celle de Godefroid, surmontée d'une grande croix d'or, attirait surtout les efforts des assiégés : plusieurs chevaliers furent frappés de mort aux côtés de leur chef et la tour elle-même, qui à plusieurs reprises avait déjà failli se démonter, finit par prendre feu. Le duc combattit courageusement

l'incendie, mais le désespoir commençait à se répandre parmi les assiégeants. Une foule d'entre eux, il est vrai, tombaient broyés sous les pierres que les créneaux ne cessaient de jeter sur eux; une foule d'autres, enveloppés de toutes parts par les flammes, périssaient misérablement. Dans ce moment critique, Godefroid vit ou crut voir apparaître au sommet du mont des Oliviers (situé d'ailleurs au dehors de la ville et où s'était installé un pieux solitaire) un cavalier revêtu d'une brillante armure et qui agitait son bouclier en montrant aux croisés le chemin de la ville. Toutes les bouches s'écrièrent que c'était saint Georges qui venait prêter son secours aux soldats de Jésus-Christ. Aussitôt, on recommença l'attaque avec une nouvelle énergie. Malgré les efforts de l'ennemi, la tour de Godefroid arriva tout près des remparts, que les Sarrasins avaient recouverts de sacs de paille et de ballots de laine pour amortir l'effet des balistes et des catapultes. A cet instant précis, une flèche embrasée mit le feu à la

paille, et un tourbillon de flammes fit reculer les assiégés. Aussitôt le pont-levis de la tour du duc s'abattit sur les murailles, où Godefroid s'élança d'un seul bond, précédé de Ludolphe et d'Englebert de Tournai et suivi de son frère Eustache et d'un grand nombre de chrétiens. Presque en même temps, les croisés pénétraient de différents autres côtés dans la ville. » Ainsi fut prise Jérusalem, le vendredi 15 juillet 1099, à trois heures du soir, — « au jour et à l'heure même où le Sauveur expira sur la croix, » font remarquer les vieux chroniqueurs.

Il ne fallait pas attendre des guerriers de ce temps la modération dans la victoire. La prise de Jérusalem fut accompagnée d'épouvantables excès. Les croisés massacrèrent impitoyablement les infidèles, sans distinction d'âge ni de sexe, et jonchèrent les rues de monceaux de cadavres : dans l'intérieur d'une mosquée où s'étaient réfugiés les derniers défenseurs de Jérusalem et où tous furent mis à mort, les vainqueurs eurent du sang jusqu'aux genoux. Lorsqu'il ne leur

resta plus de Sarrasins à égorger, ils rassemblèrent tous les juifs de la ville dans la synagogue et mirent le feu à celle-ci. Enfin, un pillage général succéda au carnage, et les chrétiens recherchèrent avec une égale ardeur de l'or et des reliques.

Godefroid, après s'être livré d'abord, lui aussi, à toute la fureur du conquérant, essaya avec les autres chefs de mettre fin au désordre. Il se dépouilla ensuite de son armure, se revêtit d'un simple manteau de laine et alla, tête et pieds nus, s'agenouiller dans l'église du Saint-Sépulchre. A son exemple, tous les croisés se débarrassèrent de leurs armes, lavèrent leurs mains sanglantes, se couvrirent des vêtements de la pénitence et visitèrent aussi dévotement les lieux saints.

Quelques jours plus tard, les chefs s'assemblèrent et ils confièrent à dix électeurs choisis dans le clergé et dans l'armée la mission de nommer un roi. Après de longues délibérations, après une enquête minutieuse sur la vie de tous ceux qui pouvaient pré-

tendre au sceptre, ces électeurs déclarèrent que de tous les princes dont ils avaient pesé les mérites, Godefroid leur paraissait le plus digne du trône. Le duc fut conduit en triomphe à l'église du Saint-Sépulcre, et on lui offrit une riche couronne, emblème de sa nouvelle dignité. Mais il l'enleva aussitôt de sa tête : « Point ne veux, dit-il, porter corosne d'or là où le roy des roys Jésus-Christ, le fils de Dieu, porta corosne d'épines le jour de sa passion. » Il refusa même de s'intituler *roi*, moins peut-être par humilité véritable que dans l'espoir de désarmer l'envie des autres chefs, et il se borna à ajouter à son titre de duc celui d'*avoué du Saint-Sépulcre*.

Cependant, dans toutes les contrées environnantes, les musulmans avaient rallié leurs forces pour venir venger sur les chrétiens la perte de Jérusalem et l'extermination de leurs frères : une armée de 300,000 hommes s'avança vers la ville sainte. Quoiqu'il n'eût plus à sa disposition qu'un nombre bien inférieur de soldats, Godefroid n'hé-

sita pas à se porter à la rencontre de l'ennemi. La bataille s'engagea le 14 août dans les plaines d'Ascalon et les Sarrasins furent mis en pleine déroute. Le prince belge voulut profiter de cette victoire pour s'emparer des ports d'Ascalon et d'Arzur, dont la possession lui semblait importante pour la sécurité de ses États. Mais les odieuses menées de Raymond, comte de Toulouse, qui avait été son compétiteur au trône de Jérusalem, vinrent faire échouer ses projets, et elles eussent infailliblement armé les croisés les uns contre les autres si Godefroid n'avait le premier pardonné à son rival.

Les chefs de la croisade, poussés par l'ambition ou désireux de revoir l'Europe, ne tardèrent pas à quitter Jérusalem, et Godefroid ne put conserver auprès de lui que 300 chevaliers et 2,000 hommes de pied. Malgré la faiblesse de ces ressources, malgré les divisions contre lesquelles il devait constamment lutter, il parvint à faire respecter son autorité naissante. Il éleva des forteresses sur les principaux points du pays

afin de contenir les populations qui tenteraient de se révolter; il fit face aux ennemis qui ne cessaient de le harceler; il étendit même peu à peu les frontières de son royaume et sut amener les émirs musulmans à reconnaître sa souveraineté et à lui payer un tribut. « Austère et plein de constance, a dit Reiffenberg, doué de l'éloquence naturelle qui persuade et subjugué, ambitieux, ne méprisant pas la politique des intérêts, mais couvrant ses projets des formes de la modestie, patient, modéré, non moins fertile en expédients qu'en moyens de conciliation, persévérant, impénétrable, sachant à propos céder et se faire obéir, tour à tour indulgent ou inflexible, il se montra à la fois grand capitaine et profond politique. »

Mais ni les soucis de la guerre ni les préoccupations politiques ne lui firent négliger l'organisation intérieure de sa conquête. Il fallait assurer l'ordre et la sécurité, il fallait promulguer des lois. Godefroid commença la rédaction des *Assises de Jérusalem*, vaste code qui fut le premier essai législatif du moyen

âge et qui régla tout ce qui concernait le pouvoir souverain, les dignités du royaume, les services militaires que les barons et les vassaux devaient au roi, l'administration de la justice civile et criminelle. La tradition rapporte que le duc choisit parmi ses compagnons les hommes les plus intelligents et les plus expérimentés et qu'il les chargea d'interroger les croisés de chacune des nations représentées en Palestine sur les coutumes de leur pays; qu'à l'aide des renseignements ainsi obtenus, il écrivit les premières lois destinées à la Terre-Sainte; et que ces *lettres du Sépulcre*, comme on les appela d'abord, reçurent dans une assemblée solennelle l'approbation d'un grand nombre de prêtres et de laïques.

La mort vint brusquement terminer ce règne à peine commencé, et cela au moment où l'Europe envoyait à Godefroid des renforts qui eussent sans doute permis au duc d'accomplir de grandes choses. Pendant qu'il revenait d'une de ses expéditions, en juin 1100, l'émir de Césarée lui offrit des

fruits de la Palestine : Godefroid accepta une pomme de cèdre. Aussitôt qu'il l'eut mangée, il se sentit malade, et le bruit qu'il était empoisonné jeta la consternation dans l'armée. Arrivé à Jaffa, le duc n'avait plus la force de se tenir à cheval; ses hommes d'armes durent le conduire dans une habitation où tout avait été disposé pour le recevoir; et après avoir accueilli avec bonheur de nouveaux croisés qui débarquaient précisément dans cette ville, il demanda à être transporté dans sa capitale. On le plaça dans une litière et on s'achemina lentement vers Jérusalem. Là, durant cinq semaines, Godefroid se débattit contre ses souffrances, essayant de consoler les chevaliers qui se pressaient autour de lui, s'inquiétant sans cesse de la marche des opérations militaires. Il venait de recevoir la nouvelle d'un succès des armes chrétiennes lorsqu'il expira le 17 juillet 1100, âgé de trente-neuf ans seulement, et après un règne qui n'avait duré qu'une année. Il fut enterré au pied du Calvaire, où son tombeau subsista jusqu'en 1808,

et des moines franciscains conservent encore son épée dans l'église du Saint-Sépulcre.

Le premier successeur de Godefroid fut son frère Baudouin. Mais l'existence du royaume de Jérusalem devait être très courte. Affaiblis par des dissensions continuelles, les chrétiens ne purent conserver la Terre-Sainte. En vain sept croisades succédèrent-elles à celle qu'avait prêchée Pierre l'Ermité; en vain les princes les plus puissants, les chevaliers les plus braves de l'Europe allèrent-ils pendant près de deux cents ans guerroyer en Asie. Avant la fin du xiii^e siècle tout le pays était rentré sous la domination des infidèles.

Le but que s'étaient proposé les premiers croisés — la conquête définitive de la Palestine — ne fut donc point atteint, et l'on peut se demander si, même dans le cas contraire, ce résultat unique eût été pour l'humanité une compensation suffisante des immenses sacrifices qu'entraînèrent les croisades. Ces folles équipées guerrières trouvent cependant leur excuse dans les idées et les mœurs du

moyen âge. Il importe, au reste, d'ajouter tout de suite qu'elles eurent des conséquences heureuses auxquelles ne songeaient certes point les croisés, mais qui permettent aujourd'hui à l'historien d'oublier ce qu'elles ont coûté d'or et de sang.

Les croisades, en ouvrant au loin une arène aux passions belliqueuses et aux instincts brutaux, favorisèrent, par le fait même, dans l'Occident, la marche régulière du progrès, arrêtée jusqu'alors par toutes les guerres qui se faisaient de prince à prince, de localité à localité, de famille à famille.

Elles portèrent les premiers coups à la puissance des seigneurs. Ici, elles permirent aux communes d'acheter à ces seigneurs, qui faisaient argent de tout pour se procurer les moyens de se rendre en Terre-Sainte, des chartes récognitives de libertés et de privilèges. Là, elles permirent aux rois de rattacher au domaine de la couronne bien des territoires soumis à la rude domination des grands vassaux et que ceux-ci se trou-

vaient forcés de vendre. Partout elles arrachèrent à leur immobilité forcée des milliers de serfs que la féodalité condamnait à mourir sur la glèbe où le sort les avait fait naître; et en entraînant pêle-mêle les princes, les chevaliers, les marchands, les artisans et les paysans, elles semèrent dans les esprits les idées d'égalité et de fraternité.

Mais les croisades ne mêlèrent pas seulement les classes sociales. Pour la première fois, tous les peuples de l'Europe se trouvèrent unis dans une pensée commune. Ils apprirent à se connaître, à s'estimer : « Qui a jamais entendu dire, s'écriait un contemporain, que tant de nations, de langues différentes, aient été réunies en une seule armée? Si quelque Breton ou quelque Teuton venait à me parler, il m'était impossible de lui répondre. Mais, quoique divisés par notre langage, nous semblions tous autant de frères et de proches parents. » Ceci est certainement exagéré, mais il n'est pas contestable que de ce mélange des nations résultèrent au moins l'affaiblissement des

préjugés, le développement des intelligences et l'apparition de nouveaux besoins que l'activité humaine dut s'ingénier à satisfaire.

Pendant deux siècles on vit se heurter, se pénétrer, se comparer dans les ports de la Palestine, les mœurs, les connaissances, les produits de l'Occident et de l'Orient. Au contact des Grecs et des Arabes, arrivés à un degré supérieur de culture, les Européens acquirent une certaine politesse de manières, un goût assez vif pour les arts, les lettres et les sciences. Des relations régulières s'établirent avec les pays méridionaux; l'industrie se réveilla, le commerce reçut une incroyable impulsion, la marine prit l'essor : ceux-là en profitèrent les premiers qui vivaient du négoce, et les croisades eurent ainsi une nouvelle part dans l'admirable épanouissement de cette civilisation fondée tout entière sur le travail — la civilisation communale.